

« Les nations sont les différentes facettes  
du projet divin, les couleurs de l'humanité »

Alexandre Soljénitsyne  
Une minute par jour

# Alexandre Soljenitsyne 3/3

## Sa pensée sur l'Occident, la Russie postcommuniste, la nation, l'orthodoxie

par Danièle Masson

Dans une dernière partie, j'essaierai d'aborder les relations conflictuelles de Soljenitsyne avec notre Occident, ses perspectives pour la Russie postcommuniste et enfin, de dire en quoi son message nous concerne tous, nous qui ne sommes pas Russes et n'avons pas connu les camps de concentration.

### Soljenitsyne et l'Occident

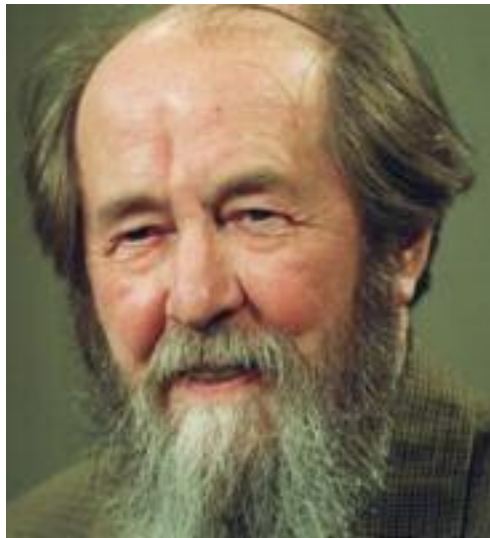
On pourrait reprocher à Soljenitsyne d'avoir « *craché dans la soupe* ». Quand il s'installe aux États-Unis, en 1976, c'est pour l'écrivain la période la plus féconde de sa vie : il dispose d'archives russes qu'il n'aurait trouvées ni en URSS ni en Europe, et les bibliothèques lui dénichent tous les livres qu'il demande.

Or, dès 1978, il prononce devant les étudiants de l'Université de Harvard un discours qui deviendra célèbre et le fera traiter par la presse américaine de « *féroce doctrinaire, de*

*partisan de la guerre froide, de mystique orthodoxe, et même d'ayatollah* ».

Je vous cite quelques extraits :

« *Le déclin du courage est peut-être ce qui frappe le plus un regard étranger dans l'Occident d'aujourd'hui. Le courage civique a déserté non seulement le monde occidental dans son ensemble, mais même chacun des pays qui le composent, chacun de ses gouvernements, ainsi que, bien entendu, l'organisation des Nations Unies. Ce déclin du courage est particulièrement sensible dans la couche dirigeante et dans la*



*couche intellectuelle dominante, d'où l'impression que le courage a déserté la société tout entière* ». Et de conclure : « *Non, je ne puis recommander votre société comme idéal pour la transformation de la nôtre. Nous avons placé trop d'espoir dans les transformations politico-sociales, il se révèle qu'on nous enlève ce que nous avons de plus pré-*

*cieux : notre vie intérieure. À l'Est c'est la foire du Parti qui la foule aux pieds, à l'Ouest la foire du commerce ».*

La critique qu'il fait de l'Occident s'articule autour de deux reproches ; un reproche moral : déclin du courage, laxisme, manque de virilité du pays des cow-boys, mais aussi de l'Europe. Au point qu'il n'attend rien d'eux. En 1983, il demandait seulement à l'Occident de se maintenir, et d'au moins ne pas vendre d'armes aux oppresseurs de la Russie.

Et puis un reproche intellectuel, ce qu'il appelle l'erreur de l'Occident. L'Occident n'a jamais pris la mesure de la nature du communisme, l'intelligentsia lui a même exprimé sa sympathie : rappelons Sartre, retour d'URSS, disant que « *tout anticommuniste est un chien* », Et qu'en URSS la liberté d'expression est totale. Il reconnaîtra plus tard avoir menti « *pour ne pas désespérer Billancourt* ».

Le reproche de Soljenitsyne prend toute sa mesure historique quand il évoque la Seconde Guerre mondiale. Il rappelle que les Russes ont d'abord accueilli les Allemands dans la joie, car pour eux la guerre signifiait l'occasion de se débarrasser du communisme (en 1941, en quelques mois, trois millions de combattants russes se rendirent à l'ennemi). Puis, devant le racisme nazi, le peuple russe s'est trouvé pris entre le marteau et l'enclume. Des deux forces ennemies, il a choisi celle qui parlait sa langue. Soljenitsyne reproche aux Occidentaux de s'être alliés à Staline pour vaincre Hitler, et d'avoir ainsi aidé à grandir un ennemi pire et plus dangereux que le nazisme.

La complicité de l'Occident avec le communisme, Soljenitsyne en explique la cause par la parenté entre la Révolution française et la Révolution soviétique, et l'idéologie des Lumières qui les a inspirées. Il rappelle les mots terribles des membres de « *jeune Russie* », en 1917 : « *Il n'y a qu'une issue : la révolution sanglante et implacable... Nous serons plus conséquents que les grands*

*terroristes de 1792, nous ne nous effaroucherons pas si nous voyons qu'il faut verser plus de sang qu'il n'en fût versé par les jacobins* ».

On ne s'étonnera pas, alors, qu'à l'invitation de Philippe de Villiers, il se soit rendu Aux Lucs pour l'inauguration du Mémorial de Vendée. Il y stigmatisait toutes les révolutions, et comparait la française et la soviétique, dans un discours mémorable qui a valeur universelle : « *Toute révolution déchaîne chez les hommes les instincts de la plus élémentaire barbarie, les forces opaques de l'envie, de la rapacité et de la haine. Si la révolution du XVIIIème siècle n'a pas entraîné la ruine de la France, c'est uniquement parce qu'eut lieu Thermidor. La révolution russe, elle, n'a pas connu de Thermidor qui ait su l'arrêter. Nous avons eu notre Vendée : les foules de paysans armées de bâtons et de fourches, marchant au son des cloches des églises pour être fauchés par des mitrailleuses ; la résistance des cosaques de l'Oural, du Don, étouffés dans des torrents de sang. Un véritable génocide* ».

### **La Russie postcommuniste**

Pour finir, interrogeons le regard que Soljenitsyne porte sur la Russie actuelle. La révolution peut nous servir de transition : sous prétexte de bâtir l'homme nouveau, les révolutions agissent dans la précipitation, et finalement détruisent. L'implosion du communisme en URSS s'est faite elle aussi dans la précipitation : « *Il ne faudrait pas, dit Soljenitsyne, qu'au lieu de sortir libérés, nous périssions écrasés sous les décombres du communisme* ». Il aurait voulu que, pour reconstruire la Russie, on procède lentement, en imitant ce qu'il appelle « *la patience de Dieu* », et qu'il y ait une période autoritaire de transition. Cette période, Eltsine ne l'a pas assumée, il a dilapidé le patrimoine national sous forme de privatisations. Il a fait du Lénine à rebours : Lénine prenait tout aux particuliers, Eltsine bradait tout aux oligarques. Sol-

jenitsyne condamne durement cette politique « *brigandage dévergondé de nos richesses, corruption massive de notre appareil d'État, impunité des groupes criminels* », sous la houlette d'Eltsine : « *cas unique dans l'histoire mondiale d'un État-pirate sous une bannière démocratique* ».

En revanche, quand Vladimir Poutine arrive au pouvoir en 2000, il trouve grâce auprès de Soljenitsyne. La Russie humiliée, pillée par les oligarques, Poutine, selon Soljenitsyne, a entrepris de la relever : « *Il a reçu en héritage un pays pillé et à genoux, avec une majorité de la population démoralisée et tombée dans la misère. Il a commencé sa reconstruction, lentement* ».

La gauche française, la droite aussi parfois, lui ont reproché ce qu'elles ont appelé son « *ralliement à Poutine* ».

En fait, il ne s'agit pas de ralliement, mais d'être attentif à tous les signes, tous les moyens susceptibles d'amorcer un début de résurrection de la Russie. D'ailleurs, il est un point sur lequel Soljenitsyne ne peut que s'opposer à Poutine. Soljenitsyne voulait purger le passé soviétique en invitant les Russes au repentir. Il définit le repentir comme « *catégorie nationale* », sans laquelle il n'y aura pas de redressement moral. Repentir pour l'écrasement de la Pologne, pour le massacre des officiers polonais à Katyn, et généralement pour tous les crimes du communisme. Or Poutine, au contraire de Soljenitsyne, est enclin à normaliser le passé soviétique. On peut d'ailleurs s'interroger sur le mot de Poutine à propos de la défunte URSS : « *Tous ceux qui ne regrettent pas l'Union Soviétique n'ont pas de cœur. Tous ceux qui la regrettent n'ont pas d'intelligence* ».

Outre le repentir, Soljenitsyne propose comme catégorie nationale l'auto-restriction, l'autolimitation radieuse, librement consentie, dont Matriona est en quelque sorte la figure emblématique. Or, la société russe actuelle, qui emprunte à l'Occident son modèle consu-

mériste, n'est pas prête à entendre ce message, ni une jeunesse souvent déboussolée : quand on interrogeait, par exemple, les lycéennes en 1993, sur leur rêve d'avenir, leur premier vœu était d'être star, et le second prostituée.

## La nation

Son idéal d'autolimitation, Soljenitsyne l'applique à la nation, à l'extérieur comme à l'intérieur.

À l'intérieur, il constate que le peuple n'a pas en mains son destin, que la démocratie est confisquée par le pouvoir central. Alors il propose ce qu'il appelle « *la démocratie des petits espaces* », à partir d'assemblées locales élues, qui auraient l'initiative dans les domaines où elles ont compétence : c'est le principe de subsidiarité que Soljenitsyne exprime ici. Et il s'inspire des assemblées locales instituées au siècle dernier par Alexandre II, les zemstvos, sorte de hiérarchie pyramidale qui culmine au Grand Conseil. Celui-ci sélectionnerait les candidatures pour la fonction de président de la Russie, dont le titulaire serait élu au suffrage universel. Cela pour éviter corruption et campagnes électorales ruineuses. En outre, il préconise des référendums d'initiative populaire à la manière de la Suisse, dans les domaines où le peuple est compétent.

Pour l'extérieur, on aurait pu croire que Soljenitsyne, ardent nationaliste, aurait voulu garder à la Russie nouvelle l'immense empire de la défunte URSS. Eh bien non. Il veut déposer le fardeau de l'Empire en accordant l'indépendance aux pays Baltes, à la Moldavie, à la Transcaucasie, à l'Asie Centrale. Ces dernières sont tournées vers le monde musulman. Dans l'extension du monde musulman, Soljenitsyne voit « *le phénomène marquant du XXI<sup>ème</sup> siècle. Mais qu'on laisse les peuples majoritairement musulmans libres de s'y intégrer. Nous n'avons rien à faire là-dedans* ». Ainsi s'explique son attitude à

l'égard de la Tchétchénie : il tint la première guerre pour une faute politique, puisque la Tchétchénie est musulmane. Mais il soutint la seconde, dès lors qu'elle lui parut une opération antiterroriste contre un pays menaçant l'orthodoxie.

En revanche, il aurait aimé que la Russie, l'Ukraine, la Biélorussie, forment l'Union russe, et il reproche aux États-Unis d'y avoir suscité ou favorisé des révolutions colorées (orange, révolution des tulipes, etc.) pour encercler la Russie. À moitié Ukrainien lui-même, il considère Kiev comme le berceau du christianisme, et donc comme une sorte de capitale spirituelle des peuples slaves.

En somme, il applique à la nation le principe d'autolimitation qu'il exige de la personne.

Entre la démesure de l'Empire et l'éclatement des communautarismes, Soljenitsyne propose la nation. Menacées par le rouleau compresseur et niveleur de la mondialisation, les nations, dit-il, « *sont les couleurs de l'humanité, les différentes facettes du projet divin ; si elles venaient à disparaître, l'humanité deviendrait d'une lugubre uniformité* ».

Mais il sait que de nombreux peuples se sont mêlés à l'ethnie russe : la Russie, fondée par les Vikings, christianisée par les Grecs, fait figure d'éponge culturelle, de terre de métissage, comme on dit aujourd'hui. Alors il reprend la conception de Renan sur la nation comme plébiscite de tous les jours pour dire lui-même : « *Un sang-mêlé n'est en rien déterminant. Ce qui l'est, c'est l'esprit, la conscience de soi, l'orientation des préférences. Tous ceux qui sont attachés à cet héritage par l'âme, c'est eux qui sont les Russes* ». Ce qui fait la nation pour lui, ce n'est ni le droit du sang, ni le droit du sol : c'est l'union des esprits et des âmes, la communauté de destin, l'attachement à un héritage commun. Tout cela peut être pour l'Europe transposé évidemment, source d'inspiration.

## L'orthodoxie

En fait, ce qui scelle pour lui l'unité de la Russie, ce sont ses racines religieuses, c'est l'orthodoxie. Il reprend le mot de Dostoïevski : « *tous les principes nationaux qui forcent notre admiration nous sont tous, sans exception, venus de l'orthodoxie* ». François Thual le disait clairement : « *l'orthodoxie est plus qu'une religion. Un Russe est génétiquement orthodoxe. C'est en somme un marqueur national* ». Récemment l'ambassadeur du Kremlin en France, Alexandre Orlov disait : « *Puisqu'il est question d'identité nationale ces temps-ci en France, je tiens à dire que l'identité de la Russie est la religion chrétienne orthodoxe* ».

Et pourtant, Soljenitsyne n'a pas toujours été chrétien. Bien qu'il n'ait jamais oublié la beauté des liturgies de son enfance, il est devenu un officier communiste sans état d'âme, mais pas vraiment athée, plutôt déiste comme le Nerjine du *Premier Cercle*, ou même l'Ivan d'*Une journée* ; Quand le baptiste Aliocha l'invite à prier, Ivan réplique : « *Une prière, c'est pareil que les réclamations. Ça n'arrive jamais jusqu'au grand patron. Ou bien il écrit dessus : refusé* ». Quand Aliocha l'incite à dire le Notre Père, Ivan songe que le pain quotidien, c'est la miche, la ration réglementaire de 200 grammes de pain, ou un colis, ou du rabiote de soupe, ou encore un mégot qui lui faisait plus envie, à certains moments que la liberté. Mais quand Aliocha dit aussi : « *Réjouissez-vous d'être en prison, ici, au moins, vous avez le temps de penser à votre âme* », il se fait un peu le porte-parole d'un Soljenitsyne qui sera amené à la foi orthodoxe par le goût de la vie intérieure et par la conviction que la nation russe et l'orthodoxie sont consubstantiellement liées.

Dans le Vermont, une chapelle orthodoxe jouxtait sa maison. Il s'était converti en 1968. Dès lors tout prend sens, tout s'inscrit pour lui dans un plan voulu par Dieu. Si la Russie

a souffert, c'est qu'elle s'est détournée de Dieu. Mais les innocents aussi ont souffert.

Alors Soljenitsyne évoque la crucifixion : « *Si le Christ a été crucifié entre deux brigands, croyez-vous que ce soit parce que Pilate voulait l'humilier ? Simplement ça c'est trouvé ainsi : c'était jour de crucifixion, il n'y avait pas d'autre Golgotha, le temps pressait. Et il fut mis au rang des malfaiteurs* ». Ainsi l'humanité revit-elle le martyr du Christ : aujourd'hui, c'est jour de crucifixion, et la Russie du Goulag apparaît comme le Christ recrucifié.

Même la guerre prend sens. Dans son roman historique *Août 14*, le champ de bataille des hommes devient une aire de battage pour un Dieu paysan en courroux : « *Tels les épis aplatis sur l'aire, les soldats disséminés dans les tranchées attendaient qu'on leur écrasât le corps, ce corps unique pour eux. Des fléaux gigantesques passaient à travers leurs rangs, séparant les graines de leur âme pour un usage qu'ils ignoraient* ».

C'est pour cela que, finalement, la vision du monde de Soljenitsyne n'est pas sombre. Sa foi orthodoxe donne sens à ce qui semblait absurde. Dans les camps, l'homme apprend le proche, qui va devenir le prochain. Sa vision est très biblique : la chute, c'est la chute personnelle de chacun, qui rend compte du mal mais n'empêche pas la beauté originelle du monde. Une beauté de paradis terrestre, d'avant la chute. En quittant le Pavillon des cancéreux, Kostoglotov (dont le modèle est Soljenitsyne), ne songe qu'à une chose : revoir l'abricotier en fleurs, aussi beau qu'au premier jour de la création.

Ce thème de la beauté est à la fois discret et essentiel. Dans son discours de prix Nobel, en 1974, il évoquait la triade platonicienne du beau, du vrai, du bien. Triade platonicienne mais aussi symbole de la Trinité pour un auteur russe que Soljenitsyne cite souvent, Vladimir Soloviev. Si le vrai et le bien subissent des éclipses, la beauté survit toujours, et

Soljenitsyne emprunte à Dostoïevski la conclusion de son discours de Stockholm : « *la beauté sauvera le monde* ».

## Conclusion

En conclusion, on pourrait dire que, par cet exposé, j'ai voulu rendre une sorte d'hommage à la vérité et au courage d'un homme. « *Toutes nos vies sacrifiées, disait-il, nos vies boiteuses et toutes ces explosions de nos désaccords, les gémissements des fusillés, et les larmes des épouses, est-ce que tout cela aussi sera oublié tout à fait ?* » Grâce à lui, malgré le verrouillage de l'information, ils ont été tirés de l'oubli. Grâce à lui et quelques autres, l'histoire n'est plus hémiplegique, ignorant le versant communiste.

C'est aussi un hommage au courage, parce que Soljenitsyne est revenu vainqueur des trois fléaux de notre temps. La guerre, passage par l'enfer mais aussi tri et jugement : rappelez-vous les âmes vannées dans l'aire du roman *Août 14*.

Le cancer, une des grandes peurs de l'homme d'aujourd'hui mais qui peut devenir, dit Soljenitsyne, « l'école des grands renoncements », où l'homme « *apprend à tout faire tomber de soi hormis l'essentiel* ».

Les camps, qui ont *cancérisé* la société soviétique, mais où l'homme pouvait sortir grandi, et qui agissaient sur chacun, comme un révélateur : héroïsme ou lâcheté des planqués et des licheurs d'écuelles, bonté pure ou débrouillardise amicale. Bref, un concentré d'humanité. C'est pour ces hommes, pour leur dignité sauvegardée, que Soljenitsyne a voulu écrire, et être, comme il le dit lui-même, la « *voix des sans voix* ».

Danièle Masson  
agrégée de l'Université